

PERFORMANCE

Déambulation au Musée archéologique de l'AUB avec « Le Prophète »

initiative du Beirut Art Film Festival, la lecture en arabe et en anglais auprès d'artefacts millénaires d'extraits choisis et inattendus du *Propphète*, dont on célébre le centenaire, enveloppe l'auditeur. Immersion au Musée archéologique de l'Université américaine de Beyrouth pour retrouver ancrage, poésie et auteur en des temps troubles.

Nicole HAMOUCHE

L'écouter semble encore mieux que de le lire en solo ; a fortiori l'écouter en communauté, qui plus est quand il n'y a pas de séparation entre le lecteur et l'auditeur. À cent ans, *Le Propphète* de Gebran Khalil Gebran n'est pas vieux, il continue à donner du jus. Le silence qui l'accueille cet après-midi de la première représentation du spectacle *The Propphet at the Museum*, dans le cadre du Beirut Art Film Festival –, est vibratoire, d'autant qu'elle se passe dans un écrin immémorial qui concentre des siècles de vie et de civilisations proche-orientales, le Musée archéologique de l'Université américaine de Beyrouth (AUB). La lecture – interprétée par l'actrice Sally Jaber et l'artiste Alaa Itani – est une performance, une déambulation dans le musée à l'écoute de mots venus d'ailleurs et qui imposent le respect. Ni Lina Abyad, ni Alfred el-Khoury, ni Nadine Panayot, respectivement metteure en scène, curateur de l'événement et directrice du musée, ne visaient à dispenser « une sagesse de tous les jours, ce à quoi on a souvent réduit *Le Propphète* », comme le fait remarquer le jeune curateur, chercheur en littérature arabe. L'exercice semble plutôt tenter d'approcher le mystère de cette œuvre, de « voir pourquoi ce texte centenaire est toujours aussi vivant », selon Alfred el-Khoury, et assurément de proposer un moment de beauté y compris dans des temps qui en manquent cruellement.

L'expérience fait que le texte n'apparaît pas comme déjà vu. Le deuxième livre le plus vendu au monde après la Bible – 11 millions d'exemplaires, 115 langues – continue à se révéler et à révéler sa poésie. C'est le propre de celle-ci et de la spiritualité que de ne pas avoir d'âge. *Le Propphète* de Gebran n'est pas seulement « un homme qui possède la sagesse et qui prêche », comme le dit Alfred el-Khoury, « il fait partie d'une collectivité qui se rassemble autour de lui, à laquelle il demande de faire l'exer-



L'artiste Alaa Itani, la metteure en scène Lina Abyad, l'actrice Sally Jaber et le curateur Albert el-Khoury. Photos DR

cice et l'effort d'appréhender son propos par elle-même». Cet engagement s'est traduit dans la performance dont l'audience est partie prenante ; « la dimension collective de la communauté qui fait l'effort d'écouter, de réagir, montre les choses d'une autre façon », fait remarquer le curateur.

C'est aussi la mise en résonance du texte avec des artefacts du musée – au demeurant souvent inspirés des thématiques de fertilité – qui apporte un regard autre, plus vaste, plus transcendant. Les stations ont été choisies en fonction du texte, mais aussi vice versa, le curateur et la metteure en scène disent avoir également cherché à le lire en fonction de ce qui se trouve dans le musée ; comme dans un processus de vases communicants, comme quand « celui qui dit n'est pas moins important que celui qui écoute. Le mot ne devient parole que lorsqu'il est capté », comme le dit Nadia Tuéni, une autre grande poétesse de notre terre.

Va-et-vient entre les langues

La poésie de ce moment émanait aussi du va-et-vient entre les langues : l'arabe et l'anglais – élégamment maîtrisés par les jeunes lecteurs –, un mélange qui s'avère heureux et qui contribue à transporter l'auditeur dans une autre dimension. Autre dimension éga-

lement sous le regard des artefacts et déesses anciennes, car les ancêtres eux aussi semblent nous regarder, comme le dit le vers du poète en référence au travail : « The blessed dead that are watching » qui touche la jeune lectrice. « J'ai senti l'esprit en lisant ces mots dans ce lieu avec les vases et les artefacts, dit-elle. Je suis plus connectée aux vibrations du texte ainsi ; cela me donne envie de le lire. »

Si la jeune génération ne connaît pas bien ce monument littéraire national, une fois découvert, le texte résonne avec eux. Si elle adhère aux propos du poète sur l'amitié – par exemple, Sally Jaber confesse aussi que « ce n'est que quand elle les a lus, pour préparer cette performance, qu'elle a réalisé certaines autres choses ». À l'occasion de ce centenaire, le but est en effet aussi d'impliquer les jeunes générations, selon Alfred el-Khoury ; les deux lecteurs en font partie. Alaa Itani y a contribué non seulement par sa belle diction, mais aussi sa connaissance du texte en arabe, une traduction de Mikhaïl Naïmy, représentant comme Gebran des écrivains du *majjar* (diaspora).

Bien qu'écrite dans les années 1920 à

New York, au lendemain de la Première Guerre mondiale – le curateur rappelle la nécessité de la replacer dans son contexte que l'on a tendance à oublier –, cette œuvre soulève symboliquement et concrètement des questions que peuvent se poser encore aujourd'hui des citoyens du monde quels qu'ils soient, en rapport avec le consumérisme, la course à la possession, le matérialisme, etc. L'état des choses alors au Liban et ses environs, notamment la Grande Famine, le génocide arménien, les projets colonialistes, avaient également beaucoup affecté l'écrivain qui suivait de près, avec ses amis de la diaspora arabe, les événements dans la région. Selon le curateur, même s'il n'y fait pas une référence directe, *Le Propphète* y fait écho. Au-delà de sa valeur esthétique, « car c'est aussi cela la fonction de la littérature, et ce qui fait que ce livre tient bon ses cent ans », selon Alfred el-Khoury, on peut y voir un vibrant plaidoyer pour la justice, la liberté, l'amour et la vie en abondance, une ode à la nature et un retour à elle, la fraternité, « des sujets éternels », comme dit Lina Abyad.

« Et si c'est un tyran que vous souhaitez abattre, assurez-vous d'abord que

vous avez détruit le trône qu'en vous-mêmes vous lui avez dressé. Car comment un tyran pourrait-il gouverner les fiers et les libres, si ne subsistaient au cœur de leur liberté une servitude et au sein de leur fierté un avilissement ? » Les Libanais que nous sommes ne sauraient passer outre ces mots par exemple.

« Et celui qui est versé dans la science des nombres peut vous décrire l'univers des poids et des mesures, mais il ne peut vous conduire à lui.

Parce que la vision d'un homme ne peut prêter ses ailes à la vision d'un autre homme.

Et de même que chacun de vous se dresse solitairement dans la connaissance que Dieu a de lui, de même doit-il rester seul dans sa connaissance de Dieu et dans son intelligence de la terre. »

Le plaisir de cette lecture est de découvrir d'autres extraits que ceux les plus répandus de l'auteur qui a une résonance mondiale. Lina Abyad avait « avoir découvert » un Gebran qu'elle avait senti avoir maltraité ou abandonné durant des années. Elle fait donc sciemment le choix de partager dans cet événement des extraits moins connus et se penche sur différents thèmes, pour certains du quotidien tels que « le boire, le manger, les objets

dans nos maisons, les objets qui envahissent notre monde »... pour leur utilité directe, mais aussi surtout pour leur charge symbolique ; et pour d'autres plus « éternels ». Sur le lien parents-enfants, la metteure en scène choisit par exemple « Vous pouvez leur faire des maisons qui abritent leurs corps mais pas leurs esprits » plutôt que le célèbre « Vos enfants ne sont pas vos enfants, ils sont les enfants de la vie ». Il n'y aurait pas la place ici pour transcrire tous les extraits marquants de cette lecture ; mais il est certain que leur force est d'être là-haut tout en étant tout près.

La lecture file vite... On peut regretter le passage hâtif d'un sujet à l'autre, car le texte pourrait se lire et s'entendre comme une prière ou une incantation. Oser le temps long, oser la prière, la poésie jusqu'au bout en s'autorisant le temps de son respire – puisque l'on est dans un texte et dans un lieu poétiques par excellence. Prendre le temps de savourer la beauté, laquelle est une des raisons pour lesquelles la metteure en scène est de plus en plus attirée par les musées pour présenter son travail – elle avait présenté au même endroit une lecture d'*Oasis* de Charif Majdani. « En ce moment de nos vies politiques, il y a une telle destruction, une telle consommation, et si peu d'attachement aux belles choses », dit Lina Abyad, qui s'affirme particulièrement sensible – surtout « à un moment où il y a un appel à la destruction, à la désolation » – aux artefacts du musée mis en parallèle avec les propos du *Propphète* en ce qu'ils invitent à « revenir sur ces objets simples, sur ce que fut et ce qu'est la vie ».

Si en ces temps, la metteure en scène se réfugie dans un musée pour la lecture du *Propphète*, c'est qu'il s'y trouve paradoxalement hypervivant.

*Représentations les 5, 12 et 19 décembre au Musée archéologique de l'Université américaine, à 16h. Durée 60 minutes. En anglais et en arabe. Réserver sa place en envoyant un mail à : booking@bafflebanon.org



Le verbe immortel du « Prophète », déclamé par Sally Jaber, parmi les œuvres millénaires du musée de l'AUB.



Micro en main, l'artiste Alaa Itani recueille des pensées de Gebran. Photos Haoussan Chkara

DISPARITION

Elliott Erwitt, l'espiègle en noir et blanc

Américain, l'un des piliers de l'agence Magnum, est décédé à 95 ans.

L'Américain Elliott Erwitt, un des piliers de l'agence Magnum qui a annoncé jeudi son décès à 95 ans, était l'un des seuls grands photographes à faire rire avec ses images où il capturait avec espièglerie et tendresse les hasards de la vie. On doit à cette tête de file de la photographie subjective américaine les légendaires instantanés de Castro et du Che en 1964, la robe blanche de Marilyn s'envolant au-dessus d'une bouche d'égout, le G.I. tirant la langue en pleine guerre de Corée et le chihuahua coiffé d'un bonnet de laine fixant anxieusement l'objectif de ses yeux asymétriques.

En 70 ans de carrière, ce « photographe de rue », aussi doué que Cartier-Bresson pour saisir « l'instant décisif » et que Robert Capa pour son sens de l'histoire, a immortalisé hommes politiques, stars de cinéma, couples, enfants et des

centaines de chiens qu'il photographiait comme des « gens avec plus de poils ».

« Certaines personnes pensent que mes clichés sont tristes, d'autres pensent qu'ils sont plutôt drôles. Mais en fin de compte, triste et drôle, n'est-ce pas la même chose ? » affirmait-il sans jamais se prendre au sérieux.

Né le 26 juillet à Paris en 1928 de parents russes, Elliott Erwitt grandit à Milan avant d'émigrer aux États-Unis en 1939 avec sa famille. Après dix années à New York, il déménage à Los Angeles, se met par facilité à la photographie – « on peut faire des images sans effort et sans formation » – et travaille bientôt comme tireur dans les portraits de stars.

« California kiss »

Conscrit dans l'armée en 1951 comme assistant photographe, il peut continuer à travailler pour plusieurs titres alors qu'il est posté dans le New Jersey, en Allemagne et en France. Avant de démarrer son service, il rencontre à New York les photographes Edward Steichen (alors à la tête du département



Le photographe Elliott Erwitt posé devant ses œuvres lors d'une exposition à la Maison européenne de la photographie (MEP) à Paris, en 2010. Miguel Medina/AFP

photographique du Musée d'art moderne de New York MoMA), Roy Stryker et Robert Capa qui deviennent ses mentors. À son retour en 1953, ce dernier le parraine pour entrer dans le temple du photojournalisme, l'agence Magnum.

« Grand chanceux », il fait le

tour du monde plusieurs fois mais choisit de ne pas immortaliser les drames de l'histoire. C'est alors l'âge d'or des magazines : il contribue à *Collier's*, *Look*, *LIFE*, *Holiday*. Il croque un Nixon hargneux pointant un doigt rageur sur Khrouchtchev, Jackie Kennedy

sous sa voilette aux obsèques de son mari, un tendre aparté entre sa femme et son nourrisson de fille ou encore une vieille Russe en bigoudis. Avec *California kiss* – deux amoureux s'embrassant dans le rétroviseur d'une voiture garée le long du Pacifique –, il résume en un cli-

ché les promesses de félicité sur la côte ouest américaine.

Dans les années 70, il contracte le virus de la vidéo et commence à tourner des documentaires sur le Japon, la musique country ou le vitrail, puis des programmes de télévision comiques et satiriques pour la chaîne américaine HBO. Il affirmait que son vrai boulot était la publicité (en couleur) et la photographie, son « hobby » (il n'a jamais dérogé au noir et blanc).

Son espièglerie l'avait conduit à s'inventer un alter ego, André S. Solidor, qui lui permit d'exprimer toutes ses exubérances de photographe contemporain.

Marié quatre fois, père de six enfants et propriétaire de huit chiens, il concédait avoir travaillé jusqu'au bout, par nécessité financière. À 90 ans, il publiait en 2018 un livre sur l'Ecosse.

Un conseil pour les débutants ? « Avec des célébrités, vous ne pouvez pas vous planter. Même avec la pire photo du monde. Prenez seulement des photos de personnalités. Elles n'ont pas besoin d'être bonnes. Bien centrée, avec assez de marge pour pouvoir la couper. »

Source : AFP